

UN, DEUX, TROIS: CATÉGORIES FONDAMENTALES

THERESA CALVET DE MAGALHÃES

Universidade Federal da Paraíba (João Pessoa)

Resumo:

Neste texto o autor tenta explicar de que modo a lógica das relações modifica a concepção das categorias na obra de Ch. S. Peirce e de que modo vai ser então criada uma disciplina separada da lógica – a fenomenologia ou “phaneroscopy” – na qual a análise lógica se fundamenta.

Em seguida o autor situa o lugar da filosofia (uma das suas divisões é a semiótica) na classificação geral das ciências proposta por Peirce em 1902. O objeto da semiótica seria o estudo da categoria da terceiridade.

Résumé:

Dans ce texte l'auteur essaye de montrer comment la logique des relations va modifier la conception des catégories dans l'oeuvre de Ch. S. Peirce et comment cela va entraîner la création d'une discipline séparée de la logique – la Phénoménologie ou Phanérocopie – à laquelle l'analyse logique doit être soumise. L'auteur examine ensuite la place que la philosophie (la sémiotique en est une division) prend dans la classification des sciences établie par Peirce en 1902. C'est la catégorie de la Tiercéité qui constitue l'objet de la sémiotique.

“Perhaps it is not right to call these categories conceptions; they are so intangible that they are rather tones or tints upon conceptions” (CP, 1.353; 1880?)

En 1882¹ Peirce conçoit un *troisième* comme étant "le moyen terme (*medium*) ou liaison entre le premier et dernier absolus. Le commencement est premier, la fin seconde, le moyen troisième ... La *continuité* représente la tiercéité presque parfaitement. Tout processus appartient à cette catégorie... L'action est seconde mais l'ordre et la législation sont troisièmes" (CP, 1.337²). De quoi s'agit-il ici? Ce ne sont plus les mêmes catégories que celles qui ont/été définies dans son essai "Sur une Nouvelle Liste des Catégories" en 1867: les concepts de "substance" et "être" ne figurent plus ici en tant que catégories – d'ailleurs ils interviennent uniquement dans ce premier texte.

Dans l'intervalle qui va de 1868 jusqu'à 1885, Peirce a surtout élaboré sa logique des relations (*logic of relatives*)³: c'est suite à cette étude complète des relations que Peirce arrive à la conclusion que les termes logiques se divisent en trois classes, ils sont soit des *monades*, soit des *dyades* ou encore des *polyades* et ces dernières ne comprennent aucun élément radicalement différent de ceux que l'on retrouve dans les *triades*. Peirce écrit qu'il a eu tort de distinguer en 1867 trois formes élémentaires de prédication – les qualités, les relations et les représentations – et qu'il aurait fallu plutôt dire qu'il est possible de distinguer trois classes de prédicats indécomposables: premièrement, ceux qui à l'exemple des verbes intransitifs peuvent s'appliquer à un seul objet (" – tombe"; " – dort"); deuxièmement, ceux qui, à l'exemple des verbes transitifs simples ont chacun deux objets, traditionnellement nommés le "sujet nominatif" et l'"objet accusatif" (" – prendre –"; " – boire –"); et troisièmement des prédicats qui ont trois objets ou corrélatifs (" – donner – à –"; " – promettre – à –"): ces derniers n'expriment jamais un simple fait brut, mais toujours une relation intellectuelle qui est constituée par une action de

- (1) Les éditeurs des CP* ont donné à ce texte la date probable de 1875, mais ROBIN dans son catalogue, prétend qu'il s'agirait plutôt d'un manuscrit écrit en 1882 ou plus tard; cf. Robin, R. Nous acceptons l'opinion de Robin ici.
- (2) "... the medium or connecting bond between the absolute first and last. The beginning is first, the end second, the middle third. ... Continuity represents Thirdness almost to perfection. Every process comes under that head. ... Action is second, but conduct is third. Law as an active force is second, but order and legislation are third..."
- (3) Il faut ajouter qu'il a également enseigné la logique à l'Université Johns Hopkins de 1879 à 1884; le résultat de cet enseignement est très remarquable dans ses manuscrits de cette période. Voir également son recueil d'études publié en collaboration avec ses étudiants en 1883: *Studies in Logic, By Members of the Johns Hopkins University*. Boston: Little, Brown and Company

* Collected Papers of Charles Sanders Peirce 1931-1938 Cambridge: Harvard Univ. Press.

type mental, ou qui implique une loi générale quelconque (CP, 1.562; 1905).

Les concepts de qualité, relation, représentation deviennent maintenant ceux de *qualité*, *réaction*, *médiation* (CP, 4.3; 1899): en effet une relation peut avoir plus de deux objets et Peirce préfère alors le concept de réaction pour sa seconde catégorie et le concept de médiation pour sa troisième catégorie; "representation" était utilisé dans son premier essai d'une façon beaucoup trop générale. L'action peut être soit dyadique et l'on a affaire alors à une *réaction*, qui est l'action mécanique; soit triadique et l'on a affaire alors à une *médiation*, qui est l'action mentale.

Mais pour éviter de fausses associations il leur préfère les noms suivants: *Priméité*, *Secondéité*, *Tiercéité* (*Firstness*, *Secondness*, *Thirdness*).

Qu'est-ce que la logique des relations a introduit de nouveau? La logique formelle telle qu'elle était conçue ne permettait presque exclusivement que l'étude des structures *prédicatives* du type "S est P": cette forme comprend essentiellement un *sujet* dont le rôle est de désigner l'objet ou les objets dont on parle, un *prédicat* qui exprime une propriété de l'objet ou des objets, et le verbe qui n'a pas d'autre rôle que celui de relier le sujet au prédicat et qui est considéré comme une simple *copule*.

Mais il était impossible de ramener à cette forme les raisonnements mathématiques et scientifiques. Déjà en 1870⁽⁴⁾ suite à un article de De Morgan⁽⁵⁾ Peirce a étendu l'Algèbre Logique de Boole aux relations. Il divise les termes logiques en trois grandes classes:

- celle des *termes absolus*, ceux dont la forme logique comprend uniquement le concept d'une qualité; et qui représentent une chose simplement comme "un -" ("a -"). L'objet y est considéré en tant que tel, comme un "quale", en soi, par exemple "homme", "cheval", "arbre";
- celle des *termes relatifs simples*: ceux dont la forme logique comprend le concept d'une relation et qui ont besoin qu'on leur ajoute un autre terme pour compléter la dénotation. L'objet y est considéré comme réagissant à un autre, c'est-à-dire comme un *relatif*, par exemple: "père de -", "amant de -", "servant de -".
- celle des *termes conjoints* (conjugatives), ceux dont la forme logique comprend le concept de plus d'un terme pour compléter leur

(4) Description of a Notation for the Logic of Relatives, Resulting from a Amplification of the Conception of Boole's Calculus of Logic", in: *Memoirs of the American Academy of Arts and Sciences*, n° 9 (1870); pp. 317-378; publié dans les CP, 3.45-149

(5) DE MORGAN, A "On syllogism n° IV, and the Logic of Relations", in *Cambridge Philosophical Transactions*. Vol. 10 (1859), pp. 331-358.

dénotation. L'objet est considéré comme un moyen (*medium*), un troisième, ou intermédiaire entre deux autres, c'est-à-dire comme un terme conjoint; par exemple "donneur de - à -"; "acheteur de - pour - à -".

Un terme conjoint correspond au concept de troisième, le relatif à celui de second ou autre (*other*), le terme absolu considère uniquement un objet en lui-même.

Il n'existe pas une quatrième classe de termes qui correspondrait au concept de "quatrième", et cela parce que dès que le concept de troisième est introduit et avec lui celui de mise en relation des objets, toutes les autres relations d'un ordre supérieur peuvent être ramenées à celle-ci⁶.

C'est en 1883 que Mitchell⁷ présenta une méthode pour analyser un univers logique de plusieurs dimensions, méthode qui n'était pour Peirce qu'une nouvelle méthode algébrique pour analyser les relations en général. Il la nomme Algèbre Générale de la Logique (*General Algebra of Logic*) – selon lui la plus parfaite des méthodes algébriques – c'est dans ce manuscrit en 1885, que Peirce élabore plus en détail sa division des signes en icones, indices, symboles⁸.

La grande différence entre la logique des relations et la logique classique est que alors que la première considère la forme des relations dans toute sa généralité et dans toutes ses espèces, la logique classique considère seulement la relation de similitude (*similarity*). Au lieu de regarder la "classe" ou ensemble d'objets, qui comprend tous les objets qui se trouvent l'un par rapport à l'autre dans une relation de similitude spéciale, la relation d'identité, la logique des relations parle du système qui, lui, est composé d'objets mis en rapport par n'importe quel genre de relation.

Un système est "un ensemble d'objets qui comporte tous ceux qui sont l'un par rapport à l'autre dans un groupe de relations connexes" (CP, 4.5; 1898).*

CONTINUITÉ: les classes que la logique classique reconnaît comme particulièrement importantes sont les classes générales. Etant donné que la logique des relations ne parle plus de classes, par quoi a-t-elle remplacé

(6) Voir cette démonstration dans les CP, 3.421.

(7) MITCHELL, Oscar: "On a New Algebra of Logic", *Johns Hopkins Studies in Logic*, pp. 72-106. Il s'agit d'une théorie de la quantification qui sera développée également par Peirce; Mitchell a introduit les indices dans l'algèbre logique, l'indice est ici un terme particulier, c'est-à-dire, qui renvoie à un individu.

(8) "On The Algebra of Logic: A Contribution to the Philosophy of Notation" (*American Journal of Mathematics*, 7, (1885) pp. 180-208; publié dans les CP, 3.359-403.

(*) "A system is a set of objects comprising all that stand to one another in a group of connected relations".

cette notion de généralité (ou d'universaux dans la terminologie scolastique)?

— Justement par le concept du 'continuum'. Le vrai universel est pour Peirce le "continuum". C'est par sa conception de la continuité que Peirce pense avoir définitivement mis fin à la querelle entre les nominalistes et les réalistes.

Nous n'allons pas entrer dans cette discussion⁹, mais nous voulons seulement ajouter que c'est cette conception de la continuité qui va caractériser le système cosmologique de Peirce, dont une partie s'intitule "synechism"¹⁰. Dans le troisième article d'une série de textes sur la cosmologie publiée dans la revue "The Monist", de 1891 à 1893, article intitulé "La Loi de l'Esprit" (*The Law of Mind*)¹¹, Peirce examine la loi générale de toute action mentale. Ce texte est important pour une meilleure compréhension du système philosophique continuiste de Peirce, dont fait partie une théorie sémiotique, et nous allons présenter très brièvement ce qui nous intéresse plus particulièrement dans cet article.

L'application de l'analyse logique à l'étude des phénomènes mentaux montre qu'il n'y a qu'une seule loi de l'esprit, la suivante: "Les idées ont tendance à se propager (*spread*) sans interruption (*continuously*) et à affecter certaines autres qui sont par rapport à elles dans une relation particulière d'attraction (ce que Peirce appelle "affectability"). Dans cette extension les idées perdent leur intensité, et particulièrement leur pouvoir d'affecter d'autres idées, mais par contre elles gagnent en généralité et deviennent étroitement liées à d'autres idées. Ce n'est pas seulement par contiguïté et ressemblance que les idées se groupent. Trois éléments définissent l'idée: le premier est sa qualité intrinsèque en tant que sentiment (*feeling*) le deuxième est l'énergie par laquelle elle affecte d'autres idées; le troisième est la tendance que possède une idée d'amener avec elle d'autres idées". C'est-à-dire que l'idée est conçue comme un fragment qui amène avec lui le système auquel il appartient. Le triadisme peircien est continuiste: "La seule forme qui nous permet de comprendre quoi que ce soit est la forme de la généralité qui est la même chose que la continuité" (CP, 6.174; 1902).

(9) Cf. BOLER, John F. 1963: *Charles Peirce and Scholastic Realism*.

(10) Nous renvoyons à l'ouvrage de MURPHEY pour l'étude du concept mathématique du continu chez Peirce (op. cit., pp. 229-288).

(11) "The Law of Mind", 2 (juillet 1892), pp. 553-559; publié dans les CP, 6.102-163.

La continuité c'est l'absence de parties ultimes dans ce qui est divisible.

Une théorie continuiste ne croit pas qu'il y ait des choses conscientes et d'autres inconscientes, sauf si par inconscience on entend un certain degré de sentiment (*feeling*); mais elle demande plutôt quelles sont les circonstances qui élèvent (*raise*) ce degré. En résumé, une théorie continuiste ("*synechism*") se réduit au principe que l'on ne peut pas considérer l'inexplicable (*inexplicabilities*) comme une explication possible.

Ce serait aussi une erreur de concevoir les aspects psychiques et physiques des choses comme absolument distincts: "Une chose vue de l'extérieur, si l'on considère ses relations d'action et de réaction avec d'autres choses, apparaît comme matière. Vue de l'intérieur, si l'on regarde son caractère immédiat comme senti, elle apparaît comme conscience. Ces deux points de vue se combinent quand on se rappelle que les lois mécaniques ne sont que des habitudes acquises, comme toutes les régularités de l'esprit, y compris la tendance à prendre des habitudes, et que cette action de l'habitude n'est que la généralisation et que la généralisation n'est que l'extension des sentiments" (CP, 6, 268; 1892).

On voit déjà que c'est en termes continuistes que Peirce va reformuler sa méthode pragmatique.

ICONE, INDICE, SYMBOLE: Trois genres de signes sont reconnus par Peirce en 1885 comme étant indispensables dans tout raisonnement: le premier est le signe *figuratif* (*diagrammatic*) ou icône¹² qui présente (*exhibits*) une similitude ou analogie avec l'objet du discours; puis l'*indice* (*index*)¹³, qui à la façon d'un pronom démonstratif ou relatif force l'attention sur l'objet particulier auquel il s'adresse (*intended*) sans pour autant

- (12) Nous traduisons "icon" par icône au masculin et sans accent circonflexe; cf. MARTINET, J. 1973. *Clefs pour une Sémiologie*. Paris: Seghers; p. 60; et ne suivons pas en cela la traduction donnée par G. DELEDALLE en "icônes".
- (13) Nous traduisons à chaque fois "index" par indice et "indexical" par indiciaire (mais aussi indiciel et indicateur) et suivons en cela DELEDALLE; et non pas André HELBO qui écrit *index* dans sa traduction d'un article de T.A. SEBEOK, "Six Species of Signs: Some properties and Structures" (in: *Semiotica* 13 (1975), pp. 233-260), publiée dans la Revue Degrés; c'est d'ailleurs indice que l'on retrouve le plus souvent; cf. également René THOM "De l'icône au symbole - Esquisse d'une Théorie du Symbolisme" in 1974: *Modèles Mathématiques de la Morphogénèse*, Collection 10/18 n° 887.

le décrire; enfin le *symbole* (*symbol*), qui est le nom général ou la description qui signifie son objet au moyen d'une association d'idées ou liaison habituelle entre le nom et le caractère signifié (CP, 1.369;¹⁴). Ou encore: "Un signe est dans une relation conjointe avec la chose dénotée et avec l'esprit. Dans le cas où cette triple relation n'est pas d'un genre imparfait (*degenerate*), le signe a une association, une liaison, avec son objet seulement suite à une association mentale et dépend d'une habitude. De tels signes sont toujours abstraits et généraux (les habitudes sont des règles générales auxquelles l'organisme s'est soumis).

Ils sont pour la plupart conventionnels ou arbitraires. Ils comprennent tous les mots généraux, la grande partie du langage (*speech*) et tout mode de communication d'un jugement"¹⁵.

Dans ce texte sur l'Algèbre de la Logique publié en 1885, Peirce les appelle des "tokens"¹⁶.

Mais si cette relation ternaire entre le signe, son objet et la pensée est contestable, imparfaite (*degenerate*) alors des trois paires: signe-objet, signe-pensée, objet-pensée, deux au moins doivent être dans une relation binaire qui va caractériser la relation ternaire.

En admettant, alors, que la relation du signe à son objet n'est pas une association mentale, on voit qu'il doit y avoir une relation binaire *directe* du signe à son objet, indépendamment de la pensée qui l'utilise — dans ce cas cette relation binaire n'est pas imparfaite et le signe signifie son objet uniquement par le fait qu'il lui est réellement lié. À ce groupe appartiennent tous les signes naturels et les symptômes physiques. Un

(14) Cf. "One Two, Three: Fundamental Categories of Thought and of Nature" Manuscrit écrit probablement en 1885 et publié partiellement dans les CP, 1.369-372; et 1.376-378.

(15) "A sign is in a conjoint relation to the thing denoted and to the mind. If this triple relation is not of a degenerated species, the sign is related to its object only in consequence of a mental association, and depends upon a habit. Such signs are always abstract and general, because habits are general rules to which the organism has become subjected. They are for the most part, conventional and arbitrary. They include all general words, the main body of speech, and any mode of conveying a judgment. For the sake of brevity I will call them tokens" (CP, 3.360; 1885).

(16) Par après ils seront toujours appelés symboles, les "tokens" ne sont que des "sinsignes", c'est-à-dire que ce mot "token" désigne par après un signe comme second (voir CP, 4.537; 1905).

tel signe s'appelle un *indice*, un doigt indicateur étant le type de cette classe de signes. L'indice n'asserte rien, il dit seulement: "Là" (*there*). C'est comme s'il forçait notre regard sur un objet particulier et là il s'arrête. Les pronoms démonstratifs et relatifs sont des indices presque purs, puisqu'ils dénotent des choses sans les décrire; de même les lettres dans une figure géométrique et les nombres qui en algèbre distinguent une valeur d'une autre sans pour autant dire ce que sont ces valeurs.

Le troisième cas est celui où la relation binaire du signe avec son objet est imparfaite (*degenerate*) et consiste en une simple ressemblance.

Un tel signe qui tient lieu de quelque chose simplement parce qu'il lui ressemble s'appelle un *icone* (*icon*). Les icones remplacent parfois si bien leurs objets qu'ils s'en distinguent à peine: c'est le cas d'une figure géométrique.

En fait une figure géométrique, dans la mesure où elle possède une signification générale, n'est pas un icone pur; cependant, au milieu de notre raisonnement nous oublions en grande partie son caractère abstrait et la figure, le diagramme, devient pour nous la chose même.

Ce serait le même phénomène qui se passe dans la contemplation d'un tableau: il y a un moment où nous perdons conscience qu'il n'est pas la chose, la distinction entre le réel et la copie s'évanouit, et c'est sur le moment un simple rêve, non une existence particulière, et cependant ce n'est pas encore quelque chose de général. C'est à ce moment, écrit Peirce, que nous contempons un icone.

Dans un système de notation logique parfait ces différentes signes sont indispensables: sans les symboles les énoncés ne possèdent aucune généralité; eux seuls sont des signes généraux et la généralité est essentielle au raisonnement. Et pourtant les symboles seuls, n'énoncent pas ce qui est le sujet du discours-ceci ne peut d'ailleurs pas être décrit en termes généraux mais seulement indiqué; le monde réel (*actual*) ne peut être distingué du monde imaginaire par une description, et le symbole seul ne permet pas cette indication. D'où le besoin de pronoms et d'indices; plus un sujet est compliqué, plus grande sera cette exigence.

Avec ces deux genres de signes, symboles et indices, on peut exprimer n'importe quelle proposition, mais non raisonner sur elle; le raisonnement consiste dans cette *observation* | que là où se trouvent certaines relations on en trouvera d'autres et requiert la présentation des relations pensées; c'est là la fonction de l'icone.

Tout raisonnement déductif, y compris un simple syllogisme, comprendrait pour Peirce un élément d'observation; la déduction consiste pour lui justement dans la *construction* d'un icône ou diagramme tel que les relations des parties doivent présenter une complète analogie avec celles des parties de l'objet du raisonnement, de l'*expérimentation* sur cette image dans l'imagination et de l'*observation* du résultat de façon à découvrir des relations inaperçues et qui étaient cachées dans les parties (CP, 3.360-363).

Ces catégories icône-indice-symbole ("token") sont très différentes des trois espèces de représentation: ressemblances, indices et symboles décrites dans l'essai "Sur une Nouvelle Liste des Catégories". L'*indice* dans ce premier article ne renvoie pas directement à un objet individuel, mais bien à un concept, celui du "présent en général"; ce n'est que suite à l'étude de Mitchell mentionnée plus haut que Peirce a introduit le terme "indice" pour tenir lieu d'un objet *individuel* directement. De même le symbole avait été défini par sa relation avec l'objet qui consistait en un caractère imputé; à présent, c'est l'*habitude* qui caractérise le symbole et ceci est lié à une théorie de la continuité.

Il pourrait sembler que seul le concept d'icône reste le même dans ces deux textes; mais même ici il y a une différence. C'est l'aspect médiat de la qualité qui caractérise les ressemblances; c'est une abstraction dont l'application est entièrement hypothétique — alors qu'ici dans ce texte, écrit en 1885, c'est justement sur l'aspect *immédiat, présent* que Peirce insiste pour décrire l'icône et le caractériser.

PREMIER, SECOND, TROISIEME: C'est à partir des concepts de monade, dyade, triade que Peirce définit ses catégories phénoménologiques de priméité, secondéité, tiercéité (ou catégories des formes de l'expérience) appelées encore de "premier", "second", "troisième" et de qualité, réaction, médiation.

Toutes ses divisions triadiques font suite à sa distinction de trois catégories logico-phénoménologiques. Elles sont plutôt des "idées si larges qu'il faut les considérer... comme des modes ou tons de la pensée que comme des notions bien définies" (CP, 1.353; 1880?)¹⁷

(17) Cf. "A Guess at the Riddle" (Notes for a Book to be entitled: A Guess at the Riddle); publié partiellement dans les CP, 1.354-368; 1.373-375; 1.379-416; la date probable de ce manuscrit est de 1880.

Un *premier* est ce qui est tout simplement par lui-même, ne se référant à aucune autre chose, et n'étant pas antérieur à quelque chose; l'idée d'un absolument premier doit être entièrement séparée de tout concept et de toute référence à quelque chose d'autre. Un objet premier doit être, donc, présent et immédiat de façon à ne pas être second par rapport à une représentation. Ce ne peut être une pensée articulée: il suffit de l'affirmer (*assert it*) pour que cette idée perde son innocence caractéristique; une assertion, en effet, implique toujours la négation (*denial*) de quelque chose d'autre. Cette idée de premier précède toute synthèse et toute différenciation.

Il faut se souvenir que toute description de cette idée sera fautive par rapport à elle. Peirce caractérise un premier comme présent, immédiat, frais, nouveau, initial, original, spontané, vif, conscient et évanescent (CP, 1.357).

Un second est tout ce qui est tel par la force d'une autre chose à laquelle il répond (*reacts*) réagit: afin de concevoir un second dans toute sa perfection il faut rejeter (*banish*) toute idée d'un troisième; le second est alors absolument dernier. Mais il n'est pas nécessaire, et il ne faut pas exclure, l'idée de premier du second: au contraire, un second est justement ce qui ne peut pas se concevoir sans un premier. On le rencontre dans des faits tels que ceux d'altérité, relation, compulsion, effet, dépendance, indépendance, négation, occurrence, réalité, résultat (CP, 1.358).

Dans le cas où un second subit un changement suite à l'action d'un premier, et en est dépendant, la secondité est plus *parfaite* (*genuine*). Cette dépendance ne peut cependant pas aller trop loin car alors le second n'est qu'un simple accident ou incident du premier; dans ce dernier cas la secondité devient *imparfaite* (*degenerate*).

Un second est déterminé par un premier immuablement, invariablement, et il doit être, ainsi, établi (*fixed*); ainsi une détermination (*fixity*) non-altérable est une de ses caractéristiques. La secondité constitue le domaine entier de l'*expérience*.

Les catégories de priméité, et de secondité (agent et patient) permettent de décrire d'une façon approximative les faits d'expérience, mais on doit, en plus, faire appel à la conception d'un troisième.

Un troisième est ce qui comble l'abîme entre le premier et le dernier absolus et les amène à une relation; un troisième est l'action par laquelle l'agent influence le patient. Entre le commencement considéré comme un premier et la fin considérée comme un second, se trouve le procès qui mène du

premier au second. Et il n'est pas possible de distinguer un troisième absolu : par sa nature même un troisième est relatif.

Pourquoi s'arrêter au troisième, demande Peirce? La raison en est la suivante: "Il est impossible de former un trois authentique par modification de la paire, sans introduire quelque chose d'une nature différente de celle de l'unité et de la paire, alors qu'il est possible de former un quatre, un cinq, un six et tout autre nombre plus élevé par la simple combinaison de trois"¹⁸. Ce qui ne veut pas dire que Peirce nie que les nombres plus élevés puissent former des configurations spéciales intéressantes mais seulement que ces concepts ne peuvent pas arriver à la hauteur de catégories philosophiques aussi fondamentales que celles de priméité, secondeité et tiercéité.

Nous voyons maintenant deux manières de considérer les catégories: l'une purement formelle – il s'agit de la classification logique des relations et de son application à une relation logique particulière – celle du signe; et l'autre matérielle – c'est l'analyse de tout le domaine de l'expérience. Et il ne faudra pas confondre ces catégories avec les catégories métaphysiques: qualité, fait et loi. Peirce ne les distingue pas toujours nettement, ce qui amène Greenlee à reconnaître dans son oeuvre une manière hypostatique et l'autre factorielle¹⁹ de considérer les catégories, qui correspondent à ce que nous appelons ici l'aspect matériel et l'aspect formel des catégories. Peirce lui-même reconnaît, en 1896, que les catégories métaphysiques étant des catégories de la matière des phénomènes ne correspondent pas exactement aux catégories logiques de la monade, de la dyade et de la polyade (ou d'un ensemble plus élevé) car ces dernières sont les catégories des formes de l'expérience (CP, 1.452)²⁰.

(18) "... it is impossible to form a genuine three by any modification of the pair, without introducing something of a different nature from the unit and the pair, four, five, and every higher number can be formed by mere complications of threes" (CP, 1.363; 1890).

(19) GREENLEE, D. "Peirce's Hypostatic and Factorial Categories" in: *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, IV: 1 (1968), pp. 49-58; et également dans son livre *The Concept of Sign*, p. 40 et sv. Cf. également MURPHEY, M., pp. 296-320; et SAVAN, D.: "On the Origins of Peirce's Phenomenology" in Wiener and Young (eds) *Studies in the Philosophy of Charles Sanders Peirce*. Cambridge: Harvard University Press (1952); pp. 185-194; ainsi que l'ouvrage de HAAS, William P. 1964. *The Conception of Law and the Unity of Peirce's Philosophy*. Notre Dame (Indiana): The University of Notre Dame Press (plus particulièrement les pages 29-47 et 94-106).

(20) Cf. "The Logic of Mathematics: An Attempt to Develop My Categories from Within", 1896; publié en entier dans les CP, 1.417-520.

Dans leur aspect formel les catégories se divisent en monades, dyades et triades (ou encore en priméité, secondéité, tiercéité) et dans leur aspect matériel elles se divisent en Premier, Second, Troisième (ou encore en qualité, réaction, médiation); catégories qui doivent être distinguées des catégories métaphysiques: possibilité, actualité, nécessité (ou encore qualité, fait, loi).

Les trois catégories ou concepts fondamentaux nous font sans doute encore penser aux catégories de qualité, de relation et de représentation, mais en fait leur conceptualisation est suffisamment différente pour permettre à Peirce de leur donner d'autres noms, et dans la suite de notre étude nous n'utiliserons plus cette terminologie de 1867; si ce n'est dans le but d'étudier des comparaisons ou des contrastes.

SEMEIOTIQUE: C'est également dans cet article, en 1896, que Peirce mentionne à nouveau une théorie sémiotique; il emploie le terme "logique" d'une façon non-scientifique, écrit-il, dans deux sens distincts. Au sens le plus étroit, la logique est la science des conditions nécessaires pour atteindre la vérité. Dans son sens le plus large, c'est la science des lois nécessaires de la pensée ou, mieux encore (la pensée s'effectuant au moyen de signes) c'est la *sémiotique générale* (*general semeiotic*) (CP, 1.444). La sémiotique générale comprendrait en plus de la logique au sens étroit, deux autres divisions — la Grammaire Spéculative et la Rhétorique Spéculative (ou Logique objective).

C'est donc probablement en 1896 que nous retrouvons à nouveau:

Sémeiotique Générale

≡ Logique au sens large:

Grammaire Spéculative²¹

Logique

Rhétorique Spéculative

(21) Peirce utilise le nom de Grammaire Spéculative suite à la distinction qu'il attribue à Duns Scot "Grammatica Speculativa"; cette "Grammatica Speculativa" de Thomas von Erfurt était attribuée à Duns Scot avant les recherches de Grabmann; mais en fait Peirce ne cite jamais cette oeuvre ni s'y réfère en détail; et cela a peu d'importance pour sa connaissance de l'oeuvre de Duns Scot. Cf. Mc. Keon "Peirce's Scotistic Realism", in: Wiener, Philip and F. Young (eds.) *Studies in the Philosophy of Charles Sanders Peirce*, pp. 240-241.

Ce ne sera que dans son *essai sur la Classification des Sciences* (1902) que Peirce aura distingué définitivement les différents éléments et divisions de son système philosophique²².

Afin d'établir cette classification Peirce va répondre aux deux questions suivantes: "Qu'est-ce que la Classification?" et "Qu'est-ce que la Science?" Peirce avait été l'élève de Louis Agassiz²³ pendant six mois, en 1860, et c'est avec lui qu'il a appris à établir une classification. L'ouvrage de L. Agassiz, intitulé *Essay on Classification* avait été publié en 1857 juste avant la publication de celui de Charles Darwin (*On the Origin of Species by means of Natural Selection, or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life*)²⁴.

Dans ce livre l'auteur présente les principes théoriques et la philosophie de ses études sur la classification; il s'agissait d'une interprétation de la nature entièrement opposée à celle de Darwin²⁵ (Agassiz défend une théorie de la création spéciale, Darwin celle de l'évolution des espèces).

Quoique Peirce défende lui-même une théorie de l'évolution²⁶ c'est à Agassiz qu'il va emprunter sa terminologie pour établir une classification des sciences.

Par science il entend non pas une espèce particulière de connaissance – la connaissance systématisée ou organisée, mais la science *vivante*, c'est-à-dire la science "comme étant la vie concrète des personnes qui travaillent à la recherche de la vérité" (CP, 7.50).

Une division de la science n'est pas un simple mot construit par une définition arbitraire mais bien "un objet réel, qui est la vie concrète même d'un groupe social constitué par des faits réels d'inter-relation" (CP, 7.52).

- (22) Cf. Chapitre II, Section I, de la Logique Exacte, publié dans les CP, 1.203-283; 7.374 n° 10; 7.279 et 7.362-387.
- (23) Louis AGASSIZ (1807-1873); considéré comme ayant été l'un des naturalistes les plus importants de son époque; né en Suisse il résida aux Etats Unis à partir de 1846; il a été sans doute le meilleur ami de Benjamin Peirce, le père de C.S. Peirce.
- (24) Londres, 1859.
- (25) Peirce écrit à propos de cet ouvrage qu'il est paru "at a most inauspicious epoch" (CP, 1.205 n° 1; 1902).
- (26) Cf. plus particulièrement la série d'articles pour la revue *The Monist*, en 1891-93, sur la métaphysique; publiée dans les CP, dans l'ordre suivant; (a) "The Architecture of Theories" (1891), 6.7-34; (b) "The Doctrine of Necessity Examined" (1892), 6.35-65; (c) "The Law of Mind" (1892), 6.102-163; (d) "Man's Glassy Essence" (1892), 6.238-271; "Evolutionary Love (1893), 5.287-317; "Reply to the Necessitarians. Rejoinder to Dr. Carus" (1893), 6.558-618.

Par *science en général* Peirce entend "un mode de vie dont le seul propos animateur est de découvrir la vérité réelle, qui poursuit ce but par une méthode bien définie, fondée sur une connaissance profonde des résultats scientifiques déjà obtenus, par d'autres chercheurs, qui sont accessibles, et qui cherche une coopération dans l'espoir que l'on pourra arriver à une vérité, si pas par aucun des chercheurs actuels, du moins à la fin par ceux qui viendront après eux et qui utiliseront leurs méthodes" (CP, 7.54); et par *une science spécifique*, "un groupe de recherches connexes d'une portée et affinité suffisamment large pour occuper d'une façon adéquate un nombre de chercheurs indépendants pour la vie, mais qui ne peut être brisée en groupes co-exclusifs plus petits de cette description" (CP, 7.55). Il est évident qu'une classification ne peut pas se rapporter à toutes les sciences possibles mais doit se limiter aux sciences actuellement existantes, écrit Peirce. Mais alors il faudra savoir à quelle date ou à quel stade du développement scientifique une classification doit se rapporter. Pour Peirce, toute connaissance qui serait entièrement inapplicable dans le futur n'a aucun intérêt; et sa classification fera référence à la science future dans la mesure où il est possible de prévoir ce que sera le futur de la science (CP, 7.56).

Il reprend alors à Agassiz la terminologie suivante; la première grande division de la science est celle qui est faite selon son propos fondamental; elle donne les différentes *branches* de la science. Un changement dans le propos (ou plan général, ou structure) donne naissance à une *sous-branche*. Toute connaissance provient de *l'observation*, mais les sciences font appel à l'observation selon des modalités différentes, ce qui permettra la distinction de différentes *classes*; une modification de ces classes donnera naissance à une *sous-classe*. Suivant que des départements d'une science, appartenant à une même classe, possèdent un plus grand pouvoir de généralisation, il faudra distinguer des *ordres* et des *sous-ordres*. Et par *famille* il entend une science donnée, ayant un nom spécial, une Revue Spéciale, une société spéciale, qui étudierait un groupe de faits et dont les praticiens se comprendraient l'un l'autre d'une façon générale, et s'associeraient naturellement. Une sub-division d'une famille, suivant ce même critère, s'appellerait une *sous-famille*. Cette classification a commencée par être pour Peirce purement formelle, ce n'est que par après qu'il a été frappé par sa pertinence (*appropriate*).

Peirce distingue deux branches de la science:

I. Théorétiques

II. Pratiques

Dans la première il distingue deux sous-branches:

1.1. Sciences de découverte (*sciences of discovery*)

1.2. Sciences rétrospectives (*sciences of review*)

Nous nous intéressons ici uniquement à la première; elle se divise en trois classes, toutes fondées sur l'observation mais de façon différente:

1.1.1. Mathématiques

1.1.2. Philosophie

1.1.3. Sciences Spéciales (ou 'Idioscopy').

La philosophie, science positive dans le sens d'une recherche qui porte sur ce qui est vrai, mais se limitant à "so much of truth as can be influenced from common experience" se divise en deux sous-classes:

(a) Philosophie Nécessaire (*Necessary Philosophy*) ou (*epistemy*) qui se divise elle-même en trois ordres:

(a.1) Phénoménologie, ou Doctrine des Catégories

(a.2) Science Normative

(a.3) Métaphysique

et (b) "Theòrics" – cette sous-classe ne comprend que deux divisions, qui seraient plutôt des familles: Chronothéorie et Topothéorie; ce type d'étude en est à son enfance, écrit Peirce. Peu de personnes reconnaissent qu'il y ait là autre chose qu'une spéculation idéale. Il se peut bien que dans l'avenir, toujours selon Peirce, cette sous-classe soit complétée par d'autres ordres.

La science normative se divise en trois familles:

(a.2.1) Esthétique (ou "the science of ideals")

(a.2.2) Ethique (ou "the science of right and wrong: it is the theory of self-controlled and deliberate conduct")

et (a.2.3) Logique (ou "the theory of self-controlled, or deliberate thought")

Toute pensée s'effectuant au moyen de signes, la logique peut être conçue comme étant la *Science des Lois Générales des Signes*. Elle comprend trois ordres:

(a.2.3.1) Grammaire Spéculative ou théorie générale de la nature et de la signification des signes, qu'il soient des icones, des indices ou des symboles. Peirce la nomme aussi Grammaire Pure

- (a.2.3.2) Logique Propre (*Logic Proper*) ou Logique Critique – c'est la science formelle des conditions de vérité des représentations;
- et (a.2.3.3) *Methodeutique (Methodeutic)* – elle étudie les méthodes qui devraient être suivies dans l'investigation, l'exposition et l'application de la vérité; nommé aussi de Rhétorique Pure.

Résumons ce qui intéresse notre recherche, dans un tableau:

I. – Théorétiques

II. – Pratiques

1. Sciences de Découverte – Heuristique

1.1. Mathématiques

1.2. Philosophie

1.2.1. Philosophie Nécessaire (Epistemy)

1.1. Phénoménologie

1.2. Science Normative

a. Esthétique

b. Éthique

c. Logique ou Sémiotique

a. Grammaire Spéculative

b. Logique critique

c. Methodeutique

1.3. Méthaphysique

1.2.2. "Theòrics"

a. Chronothéorie

b. Topothéorie

1.3. Sciences Spéciales

1. Physique

2. Sciences Humaines

2. Sciences Rétrospectives

Classification des Sciences (1902)²⁷

(27) Nous ne présentons pas ici les différentes divisions de cette classification.

La logique est définie comme étant une science normative, faisant partie de la philosophie qui est elle même conçue comme science positive; elle reposerait sur la phénoménologie et les mathématiques.

Des mathématiques nous retiendrons seulement ici qu'elle n'a pas pour objet, selon Peirce, l'établissement d'aucune question de fait, mais se limite à formuler des hypothèses et à déduire leurs conséquences. Elle fait appel à l'observation dans la mesure où elle pose des constructions dans l'imagination selon des préceptes abstraits, et observe alors ces objets imaginaires et trouve des relations entre leurs parties, non spécifiées dans le précepte de leur construction (CP, 1.240).

Les *mathématiques* sont définies, par Peirce, qui suit en cela la définition donné en 1870 par Benjamin Peirce, comme étant "la science qui tire des conclusions nécessaires" ("*the science which draws necessary conclusions*")²⁸ – il serait correct, selon Peirce, de dire qu'il n'est pas possible qu'un raisonnement nécessaire se rapporte à quelque chose d'autre qu'une hypothèse pure (à partir de laquelle il a été formulé).

Les mathématiques pures se distinguent des autres sciences positives par ceci qu'elles ne font aucune assertion (catégorique) mais disent uniquement ce qui serait vrai si certaines hypothèses étaient vraies et n'assument aucunement une responsabilité quant à l'existence de quelque chose dans la nature qui correspondrait à ces hypothèses, soit exactement, soit approximativement. Les sciences positives, au contraire, ont pour objet de porter des assertions sur ce que sont les caractères des faits expérimentiels. Les mathématiques forment ainsi un système hypothético-déductif²⁹. Une *science normative* est, pour Peirce, une science *théorique*, non une science pratique; c'est en plus une science *positive* et non une science mathématique et cela malgré le fait que ses raisonnements sont en grande partie mathématiques. En général, Peirce entend par science normative la recherche dans ce cadre d'une théorie de ce qui est bien (*good*) ou mal (*bad*) dans le domaine de la connaissance (Logique), dans le domaine de l'action (Éthique) et dans le domaine du sentiment (Esthétique)³⁰.

(28) Cf. "Linear Associative Algebra" (1870), sect. 1; voir CP, 4.229 (1902).

(29) Cf. Charles S. Peirce. *The New Elements of Mathematics*. Ed. Carolyn Eisele. Vol. 1-4. La Haye: Mouton, 1976.

(30) Cf. plus particulièrement le manuscrit 305 (1903) publié en partie dans les CP, 5.41-56.

C'est avec la *Phénoménologie*, ou Etude des Catégories, que nous allons commencer; nous allons laisser de côté les deux premières divisions des sciences normatives, Peirce a écrit trop peu (et très tard) à leur sujet, et cela nous éloignerait beaucoup trop de notre propos³¹.

La *phénoménologie* est la première grande distinction de la Philosophie, c'est plus particulièrement dans ses conférences sur le pragmatisme présentées à Harvard en 1903³² que Peirce élabore cette étude, ainsi que dans ses conférences à l'Institut Lowell, à Boston, en 1903³³: la phénoménologie, encore nommé Phaneroscopie (*Phaneroscopy*) a pour objet la *description* du "phaneron" et par phaneron ou phénomène Peirce entend "tout ce qui, d'une façon ou en un sens quelconque, est présent à l'esprit

- (31) Pour cette étude des deux premières divisions de la science normative – l'Esthétique et l'Éthique, nous renvoyons au livre de Vincent G. Potter, *Charles S. Peirce. On Norms and Ideals*. The University of Massachusetts Press (1967).
- (32) Conférences sur le Pragmatisme (1903); cf. leur publication partielle dans les CP, selon l'ordre suivant: *Conférence I*: "On Pragmatism and the Normative Sciences", 5.14-40; *Conférence II*: "Draft I. On Phenomenology", 1.322-232; "Draft 2. On Phenomenology"; 5.41-56; "Draft 3. On Phenomenology, Or the Categories", 5.59-65; *Conférence III*: "On the Categories", 5.66 n. * et 5.82 n. *; version (a), "The Categories Continued", 5.71 n° 1, et 5.82-87; version (b), "The Categories Defended", 5.66-81 et 5.88-92; *Conférence IV*: "The Seven Systems of Metaphysics", 5.77 n° 1.5.57-58, 5.93-119 et 1.314-316; *Conférence V*: "On three kinds of goodness", 5.120-150; *Conférence VI*: "On three kinds of reasoning", 5.151-179; *Conférence VII*: "On Pragmatism and Abduction", 5.180-212.
- (33) Cf. Conférences présentées à l'Institut Lowell à Boston, en 1903, ayant pour titre général "Some Topics of Logic Bearing on Questions Now Vexed", et publiées, en partie, dans les CP, dans l'ordre suivant: *Conférence I*: "What makes a Reasoning Sound", 1.591-615 et 8.176; *Conférence 2*: "A System of Diagrams for Studying Logical Relations" – non publiée; *Conférence 3*: "The Three Universal Categories and their Utility", 1.15-26, 1.324, 1.343-349 et 1.521-544; *Conférence 4*: "Exposition of the System of Diagrams Completed", 4.510-529; *Conférence 5*: "The Doctrine of Multitude, Infinity and Continuity", seulement une référence 5.201 n. *; *Conférence 6*: "What is Chance" 6.88-97; *Conférence 7*: "Induction as Doing, not mere Cogitation", 7.110-130; *Conférence 8*: "How to Theorize", 5.590-604 et 7.182 n° 7; voir également trois manuscrits (336, 337, 338) qui datent probablement de 1904, intitulés (les deux premiers) "Logic Viewed as Semeiotics. Introduction. Number 2. Phaneroscopy"; le premier a été publié en partie dans les CP 1.285-287 et 1.304; le troisième est un manuscrit qui ne comprend qu'une seule page, intitulé "Phanerology". Voir aussi le manuscrit 298, intitulé "Phaneroscopy (1905) publié en partie dans les CP, 1.306-311; 4.6-11; 4.53 n° 1 et 4.553 n° 1; et le manuscrit 299, intitulé "Phaneroscopy: Or the Natural History of Concepts (Phy or Phaneroscopy)", dont la date probable est également 1905, publié en partie dans les CP, 1.332-336.

sans que l'on considère aucunement si cela correspond ou non à quelque chose de réel. Cette discipline étudie ainsi les éléments formels de tout phénomène"³⁴.

Autrement dit, la phénoménologie est cette étude qui, s'appuyant sur l'observation directe des phénomènes (*phanerons*)³⁵ et généralisant ces observations signale quelques classes très larges de phénomènes; décrit leurs caractères; montre que – et cela malgré le fait que ces phénomènes sont si intimement liés qu'ils ne peuvent être séparés – leurs caractères – cela est manifeste – sont assez disparates; et prouve, hors de doute, qu'une certaine liste, très courte, comprend toutes ces catégories très larges de phénomènes; finalement elle procède à la tâche laborieuse et difficile d'énumérer les principales subdivisions de ces catégories (CP, 1.286³⁶).

La phénoménologie distingue trois catégories:

la *Première Catégorie*, c'est le phénomène tel qu'il est indépendamment de toute autre chose; c'est une *Qualité* du Sentiment (*Quality of Feeling*);

la *Seconde Catégorie*, c'est le phénomène tel qu'il est en étant Second à un premier, indépendamment de toute autre chose, et en particulier

- (34) "... I mean the collective total or all that is in any way or in any sense present to the mind, quite regardless of whether it corresponds to any real thing or not. ... this science of phaneroscopy. ... is occupied with the formal elements of the phaneron" (CP, 1.284; 1905).
- (35) Le mot "phaneron" serait pour Peirce la plus simple expression, en grec, pour manifeste. Par phaneron (un nom propre), Peirce entend tout ce qui est ouvert à l'observation. Ce terme ressemble (*must resemble*) à ce que les philosophes anglais appellent idée; pourant c'est la connotation psychologique de ce terme que Peirce refuse et c'est pourquoi il préfère introduire un nouveau terme, le phaneron.
- (36) Voir la comparaison, rapide, faite par W. P. HAAS, entre cette manière de concevoir les catégories et la phénoménologie de HUSSERL; (pp. 48-53) et la citation qu'il présente dans une note en bas de la page 51, citation d'une remarque écrite par Marvin FARBER, dans l'ouvrage dont il est l'éditeur *L'activité philosophique contemporaine en France et aux Etats-Unis*, Vol. 1 (Presses Universitaires de France, 1950) p. 68: "Si l'on prend la phénoménologie dans le sens de "philosophie descriptive de l'expérience", on doit reconnaître qu'elle a eu aux Etats-Unis son histoire propre, tout à fait indépendante de l'influence exercée, récemment, par Husserl ... et son (celle de Peirce) esquisse de la "phanérosopie" ou phénoménologie, fait également de lui un prédécesseur de Husserl ... La phanérosopie de Peirce offre des ressemblances avec le Husserl de la première période, celui de *Logische Untersuchungen*, et non ... de l'idéalisme transcendantal".

de toute loi, et cela malgré le fait que cette catégorie peut se conformer à une loi; c'est la *Réaction* comme élément du phénomène;

la *Troisième Catégorie*, c'est le phénomène tel qu'il est tout en étant un Troisième, ou Médium, entre un second et un premier. C'est-à-dire, c'est la *Représentation* comme élément du phénomène. (CP, 5.66).

Du fait de son caractère extrêmement rudimentaire, la première catégorie (Qualité du Sentiment) n'a pas une forme imparfaite. L'exemple le plus souvent donné par Peirce pour décrire cette catégorie est celui du *Présent* qui est exactement ce qu'il est indépendamment de l'absent, indépendamment du passé et du futur – ignorant toute autre chose, le présent est positivement tel, et donc il ne peut être abstrait. Cette catégorie de Qualité (du sentiment) est plutôt une *possibilité* d'abstraction, qu'une abstraction; imaginez par exemple, une conscience dans laquelle il n'y aurait aucune comparaison, aucune relation, aucune multiplicité reconnue, aucun changement, aucune imagination d'une modification quelconque de ce qui est positivement là, aucune réflexion – rien qu'un *simple caractère positif*. Ce pourrait être une odeur, par exemple l'odeur d'une essence de rose, la couleur du vermillon, le son d'une sirène d'usine, le goût de la quinine; en résumé, toute qualité (du sentiment) simple et positive rentre dans cette catégorie. La *qualité*, ainsi définie, est le vrai représentant psychique de la première catégorie de l'immédiat dans son immédiateté, du présent dans sa présence (*presentness*) positive directe (CP, 1.304 et 5.44).

(En termes logiques, et cette catégorisation appartiendrait maintenant à une division des mathématiques – la logique mathématique, c'est l'idée d'une monade).

Cette *pure qualité*, ou *talité* (*suchness*) n'est pas en elle-même une occurrence, comme le fait de voir un objet rouge; c'est un pur *peut-être*. Son seul être consiste dans le fait qu'il pourrait y avoir une telle talité particulière positive dans un phaneron (CP, 1.304); imaginons encore que nous ayons, alors que nous sommes presque endormis ou assoupis, un *sens vague*, non-objectivé, encore moins subjectif, de rougeur, ou d'un goût de sel, ou de douleur, ou d'une peine ou joie, ou encore d'une note musicale prolongée – ce serait là le plus approximativement possible, un état du sentiment purement premier. Ce qui caractérise cette catégorie c'est son aspect vague, de nouveauté, d'originalité, de possibilité.

C'est avec l'exemple de la *lutte* (*struggle*) que Peirce décrit sa seconde catégorie; il n'est pas nécessaire qu'elle soit expliquée en termes psycholo-

giques, mais c'est pourtant ainsi qu'il le fait. Imaginez que vous faites un effort musculaire, comme par exemple celui de pousser de toute votre force contre une porte à demie ouverte. Il y a là évidemment un sens de résistance. Il ne peut y avoir une résistance là où il n'a rien qui serait une lutte ou une action. Par lutte Peirce entend une *réaction réciproque* de deux choses indépendamment de toute espèce de troisième, ou medium, et indépendamment en particulier de toute loi d'action.

Deux genres de doute surgissent à propos de cette catégorie -- tout d'abord s'agit-il là, dans cet élément de lutte, de quelque chose de plus que d'un phénomène d'un genre très particulier - en somme d'une conception anthropomorphique et non vraie scientifiquement? Et ensuite est-ce là un élément simple et indecomposable?

La première objection n'est pas tenue pour importante, par Peirce; elle est due à un préjugé lui-même basé sur des considérations trop étroites. Après tout, écrit-il "toutes nos conceptions sont au fond 'anthropomorphiques' (*anthropomorphic*)".

Quant à la seconde objection et le fait qu'elle présuppose qu'un concept d'action comprend la notion d'une loi ou uniformité et que parler alors d'une réaction indépendante de toute autre chose (ce n'est que la relation de deux objets individuels réagissant) est absurde - Peirce dira qu'une loi de la nature par elle-même reste une simple uniformité, une simple formule établissant des relations entre des termes. Comment pourrait-elle donner lieu à un fait? Le sens commun oblige à admettre qu'il y a des relations réelles entre des choses individuelles, indépendamment de certaines règles.

Et toute connexion réelle entre deux choses individuelles comprend une réaction de l'une à l'autre au sens de cette catégorie de second.

C'est l'expérience qui définit cette catégorie - son action s'exerce à travers un élément de *surprise*³⁷. Cet élément est assez important, par l'emphase qu'il place sur un mode de conscience que l'esprit aperçoit

(37) "In all the works on pedagogy that ever I read - and they have been many, big and heavy - I don't remember that any one has advocated a system of teaching by practical jokes, mostly cruel. That, however, describes the method of our great teacher, Experience. She says,

Open your mouth and shut your eyes

And I'll give you something to make you wise;

and there upon she keeps her promise, and seems to take her pay in the fun of tormenting us" (CP, 5.51)

dans toute perception — une conscience double, à la fois d'un *moi* et d'un *nom-moi* agissant directement l'un sur l'autre.

Peirce insiste ici sur le fait qu'il fait uniquement appel à l'*observation*. La question pour lui serait de savoir ce qu'est le *phénomène*, non de vouloir aller au-dessous des phénomènes: il demande simplement "*quel est le contenu du percept?*". C'est ici, que Peirce élabore plus en détail une étude du percept, des faits de perception, et du jugement perceptif³⁸. Toute la question consiste à savoir ce que sont les faits de perception tels qu'ils sont donnés dans les jugements perceptifs. Par un jugement perceptif, Peirce entend un jugement qui affirme dans une forme propositionnelle ce qu'est le caractère d'un percept directement présent à l'esprit.

Le percept n'est pas lui-même un jugement et un jugement ne peut ressembler "in any degree" à un percept.

Peirce n'explique pas quelles sont les opérations psychologiques par lesquelles les jugements perceptifs sont formés — il laisse ouvert le choix d'une théorie de ces opérations; mais il insiste sur le fait que ces opérations sont totalement au delà de notre contrôle et continueront que cela nous plaise ou non. On ne peut critiquer une chose sur laquelle on n'a aucun contrôle: dire qu'une opération de l'esprit, involontaire, est *bonne* ou *mauvaise* c'est un non sens.

Et donc, si dans cette interprétation directe de la perception, de cette perception qui comprend un élément de surprise, on dit que la perception représente deux objets réagissant l'un sur l'autre, c'est là non seulement une décision contre laquelle on ne peut faire appel, mais encore ce serait un vrai non sens (*downright nonsense*) de mettre en doute le fait que dans une perception deux objets réagissent ainsi l'un sur l'autre (CP, 5.33-55).

Au fond ceci n'est rien d'autre qu'une *Perception Immédiate*. Et Peirce qui avait nié, en 1868, la possibilité d'une connaissance immédiate va maintenant dire que quand une personne est surprise, elle sait qu'elle est surprise, non suite à une inférence, mais par une perception directe, c'est à dire par un jugement perceptif (CP, 5.57).

Le percept cependant n'est pas identique, aux données de la sensation: celles-ci se composent de stimuli nerveux. Ces données de la sensa-

(38) Voir également chapitre II, section 2 "Why study logic" (1902) de la *Logique Exacte*; c'est là que, pour la première fois, Peirce a élaboré et étudié le percept et le jugement perceptif (CP, 2.119-202).

tion ne sont jamais connues directement; leur existence est un postulat de la physiologie, non un fait de la conscience. Ce qui est connu c'est le percept, *construit* à partir de ces données. Le percept est donc une *construction mentale*, et non une première impression des sens. Ce que sont ces premières impressions des sens, cela ou ne le sait pas, si ce n'est par inférence et très imparfaitement (CP, 2.141).

A quel moment, dans le processus de la connaissance, pouvons-nous le contrôler?

Certainement *pas avant* que le percept ne soit formé. Nous n'avons pas une conscience d'une synthèse avant le percept cela malgré le fait que la psychologie nous dit qu'une telle synthèse a eu lieu – on ne peut donc pas analyser ce processus de synthèse. Ce n'est pas que Peirce refuse une synthèse de l'intuition -- ce qu'il affirme c'est que, comme elle n'est pas consciente, on ne peut l'analyser.

Il s'agit ici d'une version plus nuancée de sa critique de l'intuition et de la connaissance immédiate, en 1868.

Mais le percept n'est pas non plus une proposition. Le jugement perceptif est une proposition qui affirme ce qu'est le contenu du percept; c'est une explication du percept et non une proposition analytique; c'est en fait une *hypothèse* qui explique ce qu'est le percept.

Le processus par lequel on juge ce qu'est un percept est un processus hypothétique, ce que Peirce nomme aussi une *Abduction* ("Abduction consists in studying facts and devising a theory to explain them" CP, 5.145). Cette hypothèse a, cependant, ici ceci de particulier qu'elle est *indubitable* – Peirce ne voit pas comment il serait possible d'exercer un contrôle quelconque sur cette opération ou la juger. En conséquence, il considère le *jugement perceptif* comme étant, totalement incontrôlable⁹. Les jugements perceptifs sont les premières prémisses de nos raisonnements, ils ne peuvent être mis en question.

Les questions relatives à la vérité des jugements perceptifs sont des pseudo-questions, étant donné qu'on ne peut leur donner réponse.

- (39) L'abduction est définie par Peirce comme étant le processus de formation d'une hypothèse explicative. "C'est la seule opération logique qui introduit une nouvelle idée... L'abduction suggère seulement que quelque chose peut être. Sa seule justification est que à partir de cette suggestion on peut, à travers une déduction faire une prédiction qui peut être vérifiée (*tested*) par l'induction. ... Aucune raison ne peut en être donnée...; et elle ne doit pas en avoir une, puisqu'elle offre simplement une suggestion" (CP, 5.171).

C'est de cette façon que Peirce réussit à maintenir qu'il n'y a pas de premières données des sens — ceci est vrai quant à l'inférence involontaire, le percept est considéré comme étant construit ou inféré, mais cela par des processus non sujets à un contrôle; le percept doit être accepté comme étant à la fois réel et donné dans l'expérience.

Les jugements perceptifs sont indubitables — mais ils sont cependant les premières prémisses de l'inférence. Ceci permet à Peirce de concevoir les catégories comme étant immédiatement perçues — c'est-à-dire données dans le jugement perceptif — sans pour autant avoir à assumer les premières impressions des sens comme données premières.

Ce sera avec l'exemple de la *signification (meaning)* et celui de l'acte de *donner* que Peirce va expliquer sa troisième catégorie (la représentation ou tiercéité): on pense souvent que ce qu'une personne a l'intention, veut (*means*) (de) faire et le vouloir dire, la signification (*meaning*) d'un mot, sont deux sens (*meanings*) qui n'ont aucune relation avec le mot "signification", ou alors qu'ils ont seulement un rapport par le fait qu'ils se réfèrent, tous les deux, à une opération effective de l'esprit.

En fait, la seule différence entre ces deux emplois du mot "signification", consiste en ceci, pour Peirce, que "lorsqu'une personne *signifie* qu'elle va *faire* quelque chose, elle est dans un certain état qui a pour conséquence de modeler les réactions brutes entre les choses, en conformité avec la forme dans laquelle l'esprit de l'homme est lui-même modelé; alors que la *signification* d'un mot repose vraiment sur la façon dont il pourrait, cela dans une position appropriée à l'intérieur d'une proposition affirmée avec conviction, contribuer à modeler (façonner) la conduite d'une personne, en conformité avec ce sur quoi elle est elle-même modelée"⁴⁰.

Cet élément du phénomène, ou objet de la pensée, est nommé *Tiercéité* par Peirce — c'est ce qui est tel par le fait qu'il *communique une qualité aux réactions* dans le futur (aux réactions à venir).

Il y a une signification réelle ou sens dans les choses; cet élément de la signification ne peut pas être réduit à une qualité ou à une réaction.

(40) "... When a person means to do anything he is in some state in consequence of which the brute reactions between things will be moulded into conformity to the form to which the man's mind is itself moulded, while the meaning of a word really lies in the way in which it might, in a proper position in a proposition believed, tend to mould the conduct of a person into conformity to that to which it is itself moulded" (CP, 1.333; 1903).

Une relation triadique ne peut s'exprimer par le seul moyen d'une relation dyadique. Voyons par exemple la relation de "donner" (*giving*) – A donne B à C – cela ne consiste pas en ce que A jette B, et que B accidentellement atteigne C.

Il n'est pas nécessaire qu'il y ait un *mouvement* de la chose donnée. Le *donner* est un transfert du droit de propriété. Et le droit est une affaire de loi, et une loi est une affaire (matière) de pensée et de signification (CP, 1.345).

C'est justement cette catégorie de pensée, ou de signification, ou de représentation (ou encore de généralité et de continuité) que les nominalistes refusent (CP, 5.62).

La tiercéité n'est rien d'autre que le caractère d'un objet qui comprend l'*Intermédiaire* (*Betweenness*), ou Médiation, dans sa forme la plus simple et la plus rudimentaire. Peirce emploie ce terme de tiercéité pour nommer cet élément du phénomène qui est prédominant chaque fois que la médiation prédomine et qui atteint sa plénitude dans la Représentation.

La tiercéité ne serait en somme qu'un synonyme de *Représentation*.

Reste encore à établir les subdivisions de ces catégories de qualité, réaction et représentation (ou priméité, secondéité, tiercéité).

La priméité, du fait de son caractère extrêmement simple ne peut pas avoir une forme moins parfaite – elle ne se divise donc pas. Au contraire Peirce distingue deux Secondéités – la secondéité des éléments seconds purs ou matières (*matters*) qu'il appelle *Secondéité Pure* (*Genuine Secondness*), et la secondéité dans laquelle un des éléments n'est qu'une qualité ou priméité, qu'il appelle *Secondéité Imparfaite* (*Degenerate Secondness*); cette dernière n'est rien d'autre que le fait qu'un sujet, dans son état second, possède une qualité ou priméité.

Dans cette forme imparfaite de la réaction on retrouve encore une secondéité, mais plus faible ou secondaire. Cette imperfection peut être seulement approximative et non absolue (CP, 1.528).

Quant à la *Tiercéité*, elle possède deux Formes Imparfaites – une tiercéité réactive (*reactional*) et une tiercéité relativement qualitative qui constitue la forme la plus imparfaite. Et cela parce que la tiercéité comprend les deux autres catégories, la secondéité et la priméité. Toute tiercéité est composée d'un premier, d'un second et d'un troisième. Dans le cas de la *Tiercéité Pure* (*Genuine*), le premier, le second et le troisième sont

tous les trois des éléments de tiercéité ou pensée, alors que par rapport l'un à l'autre ils sont premier, second et troisième. "Le premier c'est la pensée dans sa capacité | de simple possibilité c'est-à-dire le simple *esprit* capable de penser, ou une simple idée vague.

Le second est la pensée jouant le rôle de secondéité, d'un événement. C'est-à-dire qu'il a la nature générale de l'*expérience* ou de l'*information*. Le troisième est la pensée dans son rôle de régisseur de la secondéité; ... il détermine l'idée et lui donne corps. C'est la pensée informant ou *cognition*".⁴¹

Retirez l'élément humain psychologique ou accidentel et nous voyons dans cette Tiercéité Pure l'*Opération d'un signe*.

Tout signe tient lieu d'un objet indépendant de lui-même. Cet objet doit être lui aussi une sorte de signe ou pensée – le signe ne modifie pas l'objet mais est modifié par lui; ainsi l'objet doit être capable de rendre ou de communiquer une pensée, et doit être une sorte de pensée ou signe. Toute pensée est un signe.

Dans la première forme imparfaite de tiercéité, elle modifie l'objet (et n'est donc pas une tiercéité véritable) – cette tiercéité détermine une secondéité mais ne voit pas dans cette secondéité autre chose qu'un fait: c'est, pourrait-on dire, l'opération d'exécution d'une intention.

Dans la seconde forme imparfaite de Tiercéité, forme plus imparfaite que la première, il y a une pensée, mais ni communication ni incarnation de pensée. C'est une simple possibilité – il y a une incitation sans aucune action (*prompting*) (CP, 1.538).

La tiercéité n'est qu'un autre nom pour la *représentation* ou opération du signe, ou encore pour la *relation* du signe avec un objet pour l'interprète (*interpreter*) de la représentation.

Le sujet concret qui représente, Peirce l'appelle un *signe* ou *representamen*. Mais il n'emploie pas toujours ces deux termes indistinctement. En fait le *representamen* est pour Peirce un terme plus technique que celui de *signe*, et Gérard Deledalle semble avoir mal compris cette distinction lorsqu'il renverse ceci et attribue au signe les caractères du *representamen*

(41) "The first is thought in its capacity as mere possibility; that is, mere mind capable of thinking, or a mere vague idea. The second is thought playing the role of a Secondness, or event. That is, it is of the general nature of experience or information. The third is thought in its role as governing Secondness. ... it determines the idea and gives it body. It is informing thought, or cognition" (CP, 1.537; 1903).

et vice versa⁴² Les textes qui ont trait à cette distinction ne sont pas faciles à lire, mais en tout cas ne justifient pas cette interprétation donnée par Deledalle.

Voyons ceci plus en détail. Par *signe*, Peirce veut dire "toute chose qui communique une notion déterminée d'un objet de n'importe quelle manière; comme le font ces véhicules de pensée qui nous sont bien connus" (CP, 1.540); ou encore le mot *signe* est employé pour "dénoter un Objet Perceptible ou seulement imaginable ou même inimaginable dans un sens⁴³..." (CP, 2.230; 1.910). Peirce commence par cette notion habituelle et comme il l'explique lui-même: "Je fais de mon mieux, une analyse de ce qui est essentiel au signe et je définis un *representamen* comme étant tout ce à quoi cette analyse s'applique" (CP, 1.540).

C'est-à-dire que le signe reçoit le nom de *representamen* lorsqu'on aura constaté qu'il remplit les conditions nécessaires et suffisantes pour être une relation triadique ou représentation – c'est là ce qui est essentiel au signe.

Et on ne peut *pas* dire avec Deledalle que "le *representamen* est ce à quoi l'on donnera le nom de signe quand on aura constaté qu'il remplit les conditions nécessaires et suffisantes pour être un signe"⁴⁴. Il s'agit là d'une confusion de lecture. Tout signe dans son caractère essentiel est un *representamen* (autrement dit tout signe est une relation triadique). Mais un *representamen* (\equiv relation triadique et/ou tiercéité) n'est pas nécessairement un signe. Ainsi: "Tout signe communique des idées (*notions*) à l'esprit humain (*to human minds*), mais je ne vois pas la raison pour qu'il en aille de même du *representamen*"⁴⁵. Le signe, dans son

(42) DELEDALLE, G. "Qu'est-ce qu'un signe? A propos de Peirce's Concept of Sign de Douglas Greenlee", in *Semiotica* 11:4, 1973, p. 390-391.

(43) "... for the word "fast", which is a Sign, is not imaginable, since it is not this word itself that can be set down on paper or pronounced, but only an instance of it, and since it is the very same word when it means "rapidly" and quite another when it means "immovable", and a third when it refers to abstinence" (CP, 2.230).

(44) Cf. même article, p. 391; en fait Peirce dit justement le contraire: "Now I start with this familiar idea and make the best analysis I can of what is essential to a sign, and I define a *representamen* as being whatever that analysis applies to" (CP, 1.540: 1903).

(45) "... all signs convey notions to *human minds*; but I know no reason why every *representamen* should do so" (CP, 1.450; 1903). Deledalle a traduit la première partie de cette citation par "Tout signe communique l'idée d'un objet" – il n'explique pas pourquoi il a préféré ne pas mentionner cette référence à l'esprit humain, soulignée par Peirce ici.

caractère essentiel, est décrit comme étant un representamen avec un Interprétant mental. Et quoique Peirce reconnaisse qu'il puisse y avoir des Representamina qui ne seraient pas des signes: "par exemple si un tournesol (*sunflower*), en se tournant vers le soleil, était entièrement capable suite à cet acte, et sans aucune autre condition, de reproduire un tournesol qui tourne de façon parfaitement correspondante vers le soleil, et de le faire avec le même pouvoir reproducteur, le tournesol deviendrait un representamen du soleil" (CP, 2.274), il ajoute que "la pensée (*thought*) est le principal, si pas le seul, mode de représentation". Étant donné que Peirce entend par représentation l'acte ou la relation de représenter, ce sera justement à partir, de ces actes-signes, ou actes-pensées (l'action du signe) que Peirce nous offre une étude très riche et originale de l'interprétant.

Peirce nous donne maintenant une définition plus exacte du representamen: "Un REPRESENTAMEN est le sujet d'une relation triadique AVEC un second, appelé son OBJET, POUR un troisième, appelé son INTERPRETANT, cette relation triadique étant telle que le REPRESENTAMEN détermine son interprétant à entretenir la même relation triadique avec le même objet pour quelque interprétant" (CP, 1.541; voir plus haut p. 17). Cette relation consiste dans le *pouvoir* qu'a le representamen de déterminer *quelque* interprétant comme étant un representamen du même objet. En fait Peirce entend par signe dans ses textes les caractères essentiels du signe, ce qui fait que le signe est un representamen: "Un Signe, ou *Representamen*, est un Premier qui se trouve dans une telle relation triadique pure (*genuine*) par rapport à un Second, appelé son *Objet*, qu'il est capable ainsi de déterminer qu'un Troisième, appelé son *Interprétant*, assume la même relation triadique avec son *Objet* dans laquelle il se trouve lui-même en relation avec ce même *Objet*. Cette relation triadique est *pure*, c'est-à-dire que ses trois membres sont liés ensemble par elle d'une façon telle qu'elle (cette relation) ne consiste pas dans un ensemble de relations dyadiques" (CP, 2.274).

Il faut faire attention à ne pas confondre ici les catégories: un signe (dans son caractère essentiel) est *toujours* un *élément de tiercéité*, ou pensée, alors que par rapport aux membres de la relation triadique qui le définit, il est soit un Premier, soit Second, soit un Troisième. On ne peut pas dire qu'un signe est un *Premier*, au sens de la catégorie de Pri-

méité mais seulement qu'il est le *premier terme* d'une relation triadique⁴⁶. Mais revenons, à présent, à la Tiercécité et à ses divisions.

Le representamen (ou élément de tiercécité), par exemple, se divise en *signe général* ou *symbole*, *indice* et *icone*.

L'icone est le representamen *Qualitativement* imparfait, l'indice est le representamen imparfait dans une forme *Réactive*, alors que le symbole est le representamen relativement pur (CP, 5.73). Il serait faux, de dire que l'icone est un Premier, l'indice un Second et le symbole un Troisième. Tous les trois sont des representamina, c'est-à-dire qu'ils appartiennent à la catégorie de pensée ou tiercécité; l'un (le symbole) est simplement la forme la plus parfaite de cette catégorie, les deux autres sont des formes imparfaites caractérisées effectivement par un élément de Priméité (l'icone) et par une élément de Secondéité (l'indice) – mais n'étant pas eux-mêmes des Qualités ou des Réactions.

Résumons ces distinctions qui seront fondamentales pour la classification des signes, dans un tableaux :

la *Tiercécité* se divise en deux formes imparfaites et une forme pure (attribuons à la forme pure le chiffre 3, à la forme moins imparfaite (la réactive) le chiffre 2 et à la forme plus imparfaite (la qualitative) le chiffre 1);

la *Secondéité* se divise en deux formes, une forme pure et une forme imparfaite (attribuons à la forme pure le chiffre 2 et à la forme imparfaite le chiffre 1);

la *Priméité* ne connaît qu'une seule forme (donnons lui le chiffre 1). Nous avons alors, en tenant également compte du fait que la tiercécité est le phénomène de médiation ou le véhicule entre un Second et un Premier, le tableau suivant des catégories:

| | | <i>Priméité</i> | | | |
|----------|----------|-----------------|----------|-------------|-------------------|
| <i>1</i> | | | | | |
| | <i>1</i> | | <i>1</i> | | <i>Tiercécité</i> |
| <i>3</i> | <i>3</i> | <i>1</i> | <i>3</i> | <i>1</i> | |
| | <i>2</i> | <i>2...</i> | <i>2</i> | <i>2...</i> | |
| | <i>1</i> | | | | |
| <i>2</i> | <i>2</i> | <i>1</i> | | | <i>Secondéité</i> |
| | | <i>2...</i> | | | |

(46) Ce que fait par exemple Décio Pignatari, cf. *Semiótica e Literatura*. Coleção DEBATES. São Paulo: Editora Perspectiva, (1974).

Ces distinctions vont suggérer à Peirce les principales divisions, non seulement des signes, mais également de la Philosophie et de ses différents départements.

Ainsi par exemple la division de la Philosophie en *Phénoménologie*, *Science Normative* et *Métaphysique* ne serait pour Peirce qu'une division selon la Priméité, Secondéité et Tiercéité:

"La Phénoménologie, étudie les Qualités universelles des phénomènes dans leur caractère phénoménal immédiat, en eux-mêmes, en tant que phénomènes. Elle étudie ainsi les Phénomènes dans leur Priméité";

"La Science Normative, étudie les lois de la relation des phénomènes à des fins, c'est-à-dire, elle étudie les Phénomènes dans leur Secondéité";

"La Métaphysique a pour objet la compréhension de la Réalité⁴⁷ des phénomènes. La réalité n'est que la tiercéité en tant que tiercéité, c'est-à-dire dans sa médiation entre la secondeité et la priméité. ... La Métaphysique est la science de la Réalité. La réalité consiste en une régularité. Une régularité réelle est une loi active. Une loi active est une raison efficiente, ou en d'autres mots une raison vraiment raisonnable (*truly reasonable reasonableness*). Une raison raisonnable est la Tiercéité... La métaphysique étudie les phénomènes dans leur Tiercéité" (CP, 5.121-124).

La science normative se divise, elle, en *Esthétique*, *Éthique* et *Logique*; on peut facilement voir que ces divisions obéissent aux catégories: "L'esthétique considère ces choses qui ont pour fins de réaliser des qualités du sentiment, l'éthique considère ces choses qui ont pour fins l'action; et la logique considère ces choses qui ont pour fins la représentation de quelque chose" (CP, 5.129). La logique serait ainsi la science de la Tiercéité en général (des représentations dans leur rapport à une fin). Mais selon Peirce elle n'est que "... la science de ce qui doit et devrait être la représentation vraie, dans la mesure où la représentation peut être connue sans un rassemblement de faits spéciaux au delà de notre vie courante quotidienne. C'est, en résumé, la *philosophie de la représentation*" (CP, 1.539; nous soulignons).

Nous pouvons résumer ces divisions, en y incluant déjà les subdivisions de la logique, dans le tableau suivant:

(47) Peirce distingue la Réalité (définie par la Tiercéité) de l'existence (définie par la Secondéité); c'est pourquoi nous traduisons chaque fois "Reality" par "Réalité".

| | PHILOSOPHIE | SCIENCE NORMATIVE | LOGIQUE OU SEMIOTIQUE |
|------------|----------------------|--------------------------|---|
| Priméité | Phénoménologie | Esthétique | Grammaire Spéculative |
| Secondéité | Science Normative | Ethique | Logique Critique |
| Tiercéité | Métaphysique | Logique ou Sémiotique | Rhétorique Spéc. ou Méthodeutique |

Divisions de la Philosophie (1903)

C'est la catégorie de la Tiercéité qui constitue l'objet de la sémiotique.

lização e, portanto, outros aspectos, que evidenciam, a sua escassa competência: a) jamais seriam capazes de transpor o limite da sua consciência de revolta que se encontra às margens da justiça, submetidos a manifestos, sériogle, diálogos e cartões (ao nível funcional). Nestes momentos pelos sujeitos enunciantes é da narrativa incorporada, a "outra" que se atribuiria ao dono que falta de os atores de S através de um discurso performativo, que os sujeitos "Explicam" esta revolta e a impotência para lidar ao nível da performance, de esta forma, a existência do afazer/transformador e "na burocracia das unizações" considera-se a "amarrada" através deste recurso que atinge seu ápice em "Cadeia" no romance mas que também se manifesta em outros momentos do episódio do pacto midântomas romance paratransmissivo, a fim de emulsa: a "amarrada" de base de uma atitude com afazer/amodificador, a realização de Fabiano, prontamente neutralizada através do diálogo, o que se patenteia faz das suas percursoras. Alguns trechos de "Cadeia" comprovam o que afirmamos:

- a) DOMINADOR/DOMINADO: A análise qualificativa mostra a injúria, a caracterização, o simbolismo, a ideia, a ideia não A competência sabia explicar-se. Estava preso pensava? Como era? se desvalorizam. Então, metete em homem na cadeia porque ele não que, por sua vez, a ideia não? Que determina a ideia de jogo? no universo mental. Vivia trabalhando como um escravo". As reflexões de Fabiano no romance nos revelam este aspecto de forma clara:
- VS: 20 – "E o fim da ideia cresce e engrossou e partiu-se. Dificil pensar. Vivia tão agarrado aos bichos. Nunca cabra ocupado em guardar coisas dos outros".
- 21 – "Então, se eu considero-se plantado em terra alheia! botar as coisas nos seus lugares".

Engano".

VS: 42 – "Agora Fabiano conseguia arranjar as ideias. O que No romance, a absurda marginalização dos membros da família se manifesta sobretudo na reiteração constante de suas dificuldades de fala, o soldado amarelo não lhe pisava o pé não. (...) Não. Esta dificuldade extrema faz deles seres desamparados para captar o mundo. O soldado amarelo era um infeliz que nem merecia que os cerca e sobretudo para transmitir suas impressões sobre o mesmo um tabete com as costas da mão. Mataria os donos e, o que é essencial, para defender-se dos abusos e desmandos da classe dele. Entraria num bando de cangaceiros e faria dominante em relação a eles com base nesta carência e apoiados pelo seu estrago nos homens que dirigiam o soldado amarelo. excessivo /poder-possuir. O levantamento normenorizado das dificuldades de fala caracterizadas dos atores da família já foi realizado (Relevia na cabeça. Mas havia a mulher, havia os meninos, havia a cachorrinha".